

çais devaient l'emmener avec eux en France ; mais en chemin , il réussit à s'échapper par ruse ; et bientôt même , appuyé par l'Espagne , il rentra avec ses parents à Florence , d'où la maison de Médicis avait été bannie depuis assez longtemps par les partisans des Français dans cette ville. Jules II rentra de même en possession de tout ce que les armes françaises lui avaient arraché ; et dans le moment même où le conciliabule mourait d'extinction , complètement abandonné par l'empereur Maximilien , le concile général de Latran s'ouvrit le 10 mai 1512. A part l'évêque de Vich , ambassadeur de Ferdinand , aucun prélat espagnol n'y était présent , à cause de la continuation des hostilités (1) ; mais en revanche , il fut donné solennellement lecture , à la seconde session , du rescrit par lequel l'Espagne reconnaissait le concile. Jules II présida lui-même pendant les quatre premières sessions ; mais lors de la cinquième , qui eut lieu le 16 février 1513 , il ne put y prendre part pour cause de maladie ; et cinq jours après , il n'était plus.

Après un conclave de courte durée , il eut pour successeur , le 11 mai 1513 , le savant cardinal de Médicis , sous le nom de Léon X. Le nouveau pape continua le concile sous sa propre présidence , et publia entr'autres , dans la huitième session et dans la neuvième , le 17 décembre 1513 et le 5 mai 1514 , une suite de décrets de réforme , dont le contenu , du moins en partie , nous occupera bientôt plus particulièrement.

A peine la Navarre était-elle conquise et l'Italie délivrée de l'oppression des Français , que le principal auteur de ces événements , Ferdinand d'Espagne , commença à se trouver mal. Germaine , sa seconde épouse , lui avait , en

(1) Harduin , Collect. Concil. t. IX , p. 1614 et 1616.

1509 , donné un fils , qui reçut le nom de Jean et se trouva héritier des royaumes d'Aragon , de Naples et de Sicile. Le fruit principal de l'union de Ferdinand et d'Isabelle, c'est-à-dire, l'unité et la grandeur de l'Espagne, semblait par là devoir être anéanti. Mais cet enfant ne tarda pas à mourir. Toutefois Ferdinand était si affermi dans son aversion pour les Flamands et pour son propre petit-fils , Charles , lequel, de son côté , avait été élevé en Belgique littéralement dans la haine de son grand-père , qu'il soupirait ardemment après la naissance d'un second fils, afin de borner la branche flandro-espagnole à l'héritage d'Isabelle. Ce désir était plus vif encore dans la reine Germaine , qui prévoyait qu'après la mort du roi , elle perdrait toute importance, si elle n'avait donné à Ferdinand un fils qui pût lui succéder au trône. Elle eut alors recours à des moyens artificiels ; et, par son ordre, un cuisinier français prépara un mets extraordinaire , dont Ferdinand goûta en mars 1513 à Carrioncillo , près de Medina del Campo , sans savoir probablement de quels ingrédients il était composé (1). Mais il eut pour effet de rendre le roi malade , de provoquer en lui des nausées et de fréquents vomissements , et de le faire tomber dans la fièvre , pendant qu'il passait la semaine sainte dans le couvent des Hiéronymites à Mejordada (2).

Lorsqu'il se trouva un peu mieux , il se rendit à Valladolid et manda auprès de lui Ximenès , afin de jouir de sa société et de ses conseils dans les affaires de l'Etat , et en particulier dans ses négociations avec la France.

La jeune noblesse organisa alors des fêtes brillantes et des tournois , afin de rendre un peu de gaieté au roi malade ; et le jeune époux de la nièce du cardinal , le comte

1) Martyr, Ep. 531. Ferreras.

(2) Martyr, Ep. 517, 519.

Alphonse de Coruna , se distingua en cette occasion d'une manière toute particulière , par sa magnificence et ses grandes dépenses. Mais Ximenès , qui assista à la fête à côté du roi , se chargea des dépenses faites par le jeune comte , lesquelles ne s'élevaient pas à moins de sept mille ducats ; et comme son trésorier voulait lui faire des représentations à ce sujet , le cardinal le tranquillisa en lui disant : « Puisque j'ai choisi le jeune comte pour époux à ma nièce , je dois aussi l'entourer d'un éclat convenable , si je ne veux pas passer pour avare ; d'ailleurs , cette dépense n'est pas tout à fait inutile , puisqu'elle a servi à égayer le roi (1). »

Une autre affaire qui lui arriva pendant son séjour à Valladolid , lui fut bien plus désagréable. Il avait chargé de la construction d'un couvent à Torrelaguna l'architecte Jean Campero , avec qui il avait fait un contrat en due forme ; mais pendant l'absence du cardinal , celui-ci entreprit à Salamanque une autre besogne qui était plus lucrative , et laissa les constructions commencées au point où elles en étaient. A cette nouvelle , Ximenès envoya à Salamanque Pedro Gonzalvo Valéra , pour engager l'architecte à tenir son engagement. Campero , redoutant la colère du cardinal , éprouva alors une crainte si vive qu'il se cacha , et ne consentit à reparaitre que sur la promesse d'une entière sécurité. Complètement gagné par une augmentation considérable ajoutée à la somme convenue , il retourna aussitôt à Torrelaguna et travailla alors avec tant de précipitation à la bâtisse de ce couvent , que les gros murs sortirent d'aplomb et qu'il fallut les abattre jusqu'aux fondements. Ximenès toutefois supporta encore ce contre-temps avec calme ; et , pour tout dédommagement , il se contenta de voir que l'architecte travailla désormais avec plus de zèle et de

(1) Gomez, l. c., p. 4064. Fléchier, l. 3, p. 299.

soin , et qu'il s'acquitta très-bien du grand aqueduc qu'il fit alors construire pour la ville où il était né (1).

Pendant les négociations qui eurent lieu avec Campero , Ximenès s'était rendu à Madrid vers la fin de l'année 1513. Il passa ensuite de nouveau quelque temps à Alcalá , où il reçut au printemps de 1514 , la visite du roi , dont nous avons parlé au chapitre onzième de cet ouvrage. Il travailla aussi de nouveau à la réforme de l'Eglise , et vit terminer les couvents fondés par lui à Alcalá et à Tolède (2). Mais ce qui est plus important , ce sont les rapports qu'il commença alors à avoir avec le concile de Latran. Le pape Léon X , qui continuait ce concile , avait une si grande estime pour Ximenès , qu'il suppléa par une échange de lettres à sa présence dans cette assemblée , et lui demanda par écrit son conseil sur la plupart des choses importantes qui s'y traitaient. Le cardinal , de son côté , s'empessa de mettre à exécution dans son diocèse les décrets du concile avant même qu'il fût terminé ; et à peine la huitième et la neuvième session avaient-elles été tenues , qu'il en fit déjà publier les décrets de réforme. Le premier était relatif aux moyens à prendre contre la philosophie fausse et incrédule de cette époque. Maint professeur cherchait à se mettre à couvert des punitions ecclésiastiques , en se retranchant derrière la maxime qu'une chose théologiquement vraie peut être philosophiquement fausse ; mais Léon X leur ôta ce subterfuge , et insista pour que les professeurs , dans la lecture des classiques païens , rendissent attentifs aux pensées fausses sous le rapport religieux et leur opposassent la vérité chrétienne. Et afin d'agir encore plus efficacement contre l'incrédulité , ce pontife crut nécessaire de prescrire aux ecclésiastiques

(1) Gomez, l. c., p. 4064, etc.

(2) Martyr, Ep. 530. Gomez, l. c., p. 4064, etc.

et à ceux qui aspiraient à cet état, de ne pas étudier exclusivement la philosophie pendant plus de cinq ans ; mais d'assister aussi à des leçons de théologie , afin qu'ils y trouvassent un contrepois contre la philosophie incrédule. Toutefois, personne ne devait être empêché d'étudier la philosophie , même pendant plus de cinq ans , si on y joignait la théologie et le droit canon (1).

Ce règlement fut exécuté sans retard par Ximenès dans son université , conformément au désir que le concile en avait exprimé aux évêques ; et le cardinal en fit autant d'une seconde prescription donnée dans la neuvième session. Parmi beaucoup d'autres réformes indiquées , il y était ordonné aux maîtres de ne pas se borner à enseigner à leurs élèves la grammaire et les autres sciences humaines de toute espèce ; mais de leur apprendre aussi la doctrine chrétienne, les dix commandements de Dieu et les articles de notre foi , et de leur faire lire et apprendre des hymnes , des psaumes et des vies de saints. Les dimanches particulièrement et les jours de fête , on ne devait pas enseigner autre chose , et la jeunesse studieuse devait être tenue à assister , non-seulement à la messe , mais aussi au sermon , aux vêpres et autres exercices de piété qui se font dans la maison de Dieu (2).

Mais, tout en exécutant dans son université les prescriptions du concile, Ximenès n'oubliait pas de prendre soin des professeurs : il leur fit construire trois maisons de campagne où ils pouvaient se rendre pendant les jours fériés , et s'y remettre convenablement des fatigues de la vie d'enseignement (3).

(1) Harduin, l. c., t. IX, p. 4749 et 4720.

(2) Ibid., p. 4754.

(3) Gomez, l. c., p. 4066, etc. Fléchier, l. 3, p. 304.

Le plan conçu par Léon X de corriger le calendrier Julien, plan qui ne fut mis à exécution que deux âges d'hommes plus tard, par Grégoire XIII, trouva aussi dans Ximenès un chaud partisan ; et comme Antoine Lébrija rapportait ironiquement à ce sujet la fable satirique où il est dit qu'autrefois Jupiter, lorsque le monde était en proie à des querelles sanglantes (comme sous Léon X), convoqua les dieux à un grand conseil pour délivrer les hommes, non de leur misère, mais de la peine de devoir à l'avenir couper la citrouille, Ximenès lui répliqua : « Vous venez de raconter là une histoire bien ingénieuse : mais l'objet dont il s'agit ici n'a pas si peu d'importance que vous le pensez ; au contraire, les Pères, les monarques et les conciles les plus célèbres s'en sont déjà occupés, et la décision de cette question serait certainement d'une utilité réelle pour l'Eglise. » Sur quoi Lébrija le remercia de cette réprimande amicale, et l'assura que dans sa pensée cette satire n'avait pas été sérieuse (1).

Quel que fût le dévouement dont jusqu'à présent nous avons vu notre Cardinal donner des preuves au pape Léon X, il ne s'en déclara pas moins résolument contre lui en d'autres points. Afin de pouvoir continuer la construction de la grande basilique de Saint-Pierre, commencée par Jules II, Léon X renouvela, dans les années 1514-1516 (2), l'indulgence déjà accordée dans ce but en 1506 ; et la bulle donnée à ce sujet fut publiée en Espagne de l'aveu de Ferdinand. Bien que Ximenès louât ceux qui secondaient de leur fortune les entreprises pieuses, et entr'autres la construction des églises, il manifesta ouvertement sa désapprobation au pape et au roi, de ce qu'on accordait des indulgences pour de semblables aumônes :

(1) Gomez, l. c., p. 4066

(2) Pallavicini Hist. conc. Trident. l. I, c., 3. n. 7. Schröckh.

c'est que le rigoureux prélat croyait voir, dans ces remises des peines temporelles et des œuvres de pénitence, l'affaiblissement de la discipline de l'Église et un adoucissement dangereux (1).

Ce zèle pour la sévérité de la discipline ecclésiastique, fut encore la source de l'opposition que le cardinal manifesta contre Rome dans une autre occasion. Un chanoine d'Avila avait obtenu du pape la dispense d'assister au chœur, avec le privilège de pouvoir, même lorsqu'il y manquait, recevoir les présences ou distributions quotidiennes, auxquelles n'ont droit, d'après les règles canoniques, que les chanoines présents à l'office divin. Craignant que cette exception n'en entraînat d'autres à sa suite, au grand détriment de l'ordre, Ximènes, en sa qualité de métropolitain, s'opposa à cette exemption, et détermina ce chanoine à y renoncer. En outre, il donna au roi le conseil de se faire désormais présenter avant leur publication toutes les lettres patentes venant de Rome; conseil qui peut trouver une excuse, mais jamais sa pleine justification, dans le grand nombre de dispenses que Rome accordait alors, et dans la facilité avec laquelle on les obtenait (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4065.

(2) Ibid., l. c., p. 4066.

---

## CHAPITRE XXV.

### Mort du roi Ferdinand.

Depuis la fin de l'année 1513, la santé de Ferdinand allait toujours en empirant, et dès le mois de novembre 1514, P. Martyr disait d'avance en propres termes, que c'en était fait du roi, s'il ne s'interdisait au plus tôt le plaisir immodéré de la chasse, auquel, même par les temps les plus froids et les plus mauvais, il s'adonnait avec plus de passion encore que dans sa jeunesse (1). En outre, une sorte d'inquiétude secrète poussait ce prince à circuler dans les villes du nord de l'Espagne sans se fixer nulle part; et cet homme, autrefois si actif, éprouvait alors un vrai dégoût pour les affaires du royaume. C'est ce qui lui faisait désirer d'autant plus vivement, ainsi qu'à ses conseillers, la présence du cardinal; mais Ximènes montrait peu de goût à partager, à son âge, la vie errante du monarque; et il voulait, selon l'opinion de Gomez, épargner ce qui lui restait de forces, pour le cas de la mort du roi, qu'on prévoyait devoir arriver prochainement (2). Il ne put toutefois se refuser à la demande de Ferdinand, lorsque celui-ci eut

(1) Martyr, Ep. 542.

(2) Gomez, l. c., p. 4066.



convoqué à Burgos, pour le 12 mai 1515, les États de Castille, afin d'en obtenir des subsides pour la guerre qui menaçait d'éclater avec la France, après la mort de Louis XII et l'avènement de François 1<sup>er</sup> au trône. Il fallut, dans le même temps, réunir à Catalayud les Cortès d'Aragon, et la reine dut s'y rendre, pour diriger les négociations qui eurent lieu avec cette assemblée. Durant le séjour de Ferdinand à Burgos, il fut saisi, pendant une nuit du mois de juillet, de vomissements si violents, qu'incapable d'appeler du secours, il fut sur le point d'étouffer. Par bonheur, un soldat, de garde dans l'antichambre, ayant entendu du bruit, se hâta d'accourir avec ses camarades. Après avoir relevé le roi, ils lui firent des frictions, le lavèrent et le ranimèrent un peu. Alors, persuadé lui-même que sa mort était proche, Ferdinand fit son testament, nomma, pour le cas où il viendrait à mourir, Ferdinand, le second de ses petits-fils, régent du royaume jusqu'à l'arrivée de Charles son aîné, et quitta ensuite Burgos pour Aranda de Duero, ville plus tranquille, afin d'y prendre encore soin de sa santé autant que possible (1).

Il ne fut plus dès lors, possible à Ximenès de refuser de s'y rendre et de prêter son appui au roi malade; et en conséquence, il arriva à Aranda dès le mois d'août. Ferdinand lui fit alors tant d'honneurs, qu'à la nouvelle de son arrivée il se fit porter en litière, quoique faible encore, à la rencontre du Cardinal jusque devant la porte de la ville pour le recevoir solennellement, honneur que, presque toujours, il avait eu soin de lui rendre (2).

(1) Martyr, Ep. 550. Gomez, l. c., p. 4657. Ferreras. Cet historien place l'attaque éprouvée par le roi au 27 juillet: c'est inexact; car Martyr la raconte déjà dans une lettre du 48 de ce mois.

(2) Gomez, l. c., p. 4067, etc.

Ximenès accompagna ensuite le roi à Ségovie vers la fin du même mois. De là , Ferdinand prit tout à coup le chemin de l'Aragon , parce que les Etats de ce royaume s'étaient montrés réfractaires et avaient refusé la contribution de guerre. Déjà Ferdinand avait , pour ce motif , fait emprisonner le chancelier de ces Cortès , Antoine Augustin (1), et il se hâtait alors de se rendre lui-même à Catalayud , afin de réprimer l'opposition par son autorité personnelle. Il remit en son absence les rênes du gouvernement de la Castille à Ximenès et à ses collègues du Conseil royal (2).

Ferdinand, n'ayant pas non plus réussi à briser la résistance des Etats d'Aragon, les congédia aussitôt, et, souverainement mécontent, il revint en Castille, en octobre 1515, pour séjourner à Madrid. A son arrivée, Ximenès retourna de nouveau à Alcalá; mais le roi ne jouit également d'aucun repos à Madrid.

La cloche sinistre de Vellila, village d'Aragon, sonna, dit-on, alors d'elle-même, pour prophétiser la mort prochaine du roi. Quant à ce prince, une sorte de transe et d'inquiétude mortelle le poussa de nouveau de ville en ville; et en hiver il passa au sud de l'Espagne, pour y équiper une flotte puissante contre l'Afrique ou contre l'Italie. Vers la fin de novembre, il arriva à Plasencia après s'être encore beaucoup livré à la chasse en s'y rendant, et il y reçut en décembre, le doyen Adrien d'Utrecht (plus tard pape sous le nom d'Adrien VI), précepteur de l'Infant Charles. Son illustre élève l'avait envoyé en Espagne, sous prétexte d'y poursuivre son mariage avec une princesse française; mais, en réalité, il était chargé d'exa-

(1) L'année suivante, Ximenès, en qualité de régent du royaume, lui rendit la liberté. Gomez, l. c., p. 4068.

(2) Martyr, Ep. 552. Gomez, l. c., p. 4068. Ferreras.

miner avec soin l'état de l'Espagne , et de prendre possession de ce royaume au nom de son maître , aussitôt que Ferdinand serait mort. Ferdinand s'en douta , et chercha en conséquence à tenir cet envoyé éloigné de lui. A la première audience , il lui avait à la vérité rendu les honneurs qui lui étaient dus ; mais lorsque Adrien en demanda une seconde, le roi tout fâché, s'écria : « Est-ce que cet espion veut voir si je ne meurs pas encore ? Dites-lui que je ne veux recevoir personne. » Toutefois , à la persuasion des ministres, il lui permit l'entrée de son appartement ; puis il le congédia poliment , en lui représentant qu'il était alors trop affaibli pour pouvoir parler des affaires du royaume ; que le doyen voulût bien se rendre dans l'entretemps au couvent de Guadeloupe où il avait aussi dessein d'aller lui-même , et que là ils pourraient s'entretenir. Quant à la prétendue garde d'honneur qui fut donnée à Adrien, elle avait évidemment pour but de ne laisser pénétrer jusqu'à lui que ceux à qui le roi le permettait (1).

Ce prince manda alors de nouveau le Cardinal auprès de lui ; mais en ce moment Ximènes avait plus de motifs encore qu'auparavant de ne pas accéder à sa demande. Il fit surtout observer que les commencements de troubles qui se manifestaient au centre de la Castille , rendaient au moins sa présence nécessaire lorsque le roi en était éloigné ; que d'ailleurs des pluies torrentielles et des inondations l'empêchaient de faire ce voyage ; mais il se déclarait prêt à se rendre au mois de janvier à Talavera , sur l'extrême frontière de son diocèse , de là à Plasencia , et d'y attendre les ordres ultérieurs du roi. Il se prononça ensuite, dans une lettre, contre le roi dans ses rapports avec Adrien. Après avoir loué Ferdinand de l'avoir reçu avec tant d'honneurs,

(1) Martyr, Ep. 564-565. Gomez , l. c., p. 4068. Flécher, l. III , p. 308. Ferreras.

il blâme franchement la défiance de ce prince si ouvertement mise au jour, et la surveillance, ressemblant presque à une captivité, dont un homme personnellement si digne était l'objet. Enfin, il avertit le roi de s'avancer encore plus vers le midi, pour des motifs qu'il lui avait déjà exposés auparavant, mais qui ne sont pas venus à notre connaissance (1).

Il adressa en même temps à Adrien une lettre fort amicale, où il le félicitait de son arrivée en Espagne, et lui exprimait le regret de ne pouvoir encore jouir personnellement de la société d'un homme si vertueux et si instruit (2).

Il était naturel, sans doute, que le sage Cardinal tâchât de disposer amicalement en sa faveur un homme qui avait élevé le futur souverain, et qui possédait au plus haut point la confiance de son élève; mais en cette rencontre, comme en beaucoup d'autres, son bonheur voulait que la politique et la morale exigeassent de lui la même manière d'agir; car, en réalité, Adrien méritait d'une manière distinguée les éloges qu'il lui donnait, ainsi que tout autre témoignage d'estime.

Sur ces entrefaites, la reine Germaine était revenue d'Aragon à Alcalá, pour oublier dans le beau palais de cette ville, et entourée de joyeuses compagnes, les désagrémens éprouvés aux Cortès. Ximènes s'entretint avec elle des affaires du royaume, de la santé du roi et des motifs pour lesquels il différât d'aller le rejoindre. De mauvaises nouvelles de la santé de Ferdinand étant alors arrivées à Alcalá, la reine se hâta de se rendre près de son époux, promettant au Cardinal de l'excuser auprès du roi

(1) Gomez, l. c., p. 4068.

(2) Ibid., l. c., p. 4068, etc.

de ce qu'il ne paraissait pas à sa cour. Elle voyagea nuit et jour; mais lorsqu'elle arriva à Madrigaléjo, elle trouva Ferdinand à l'extrémité, et hors d'état de s'entretenir avec elle de quoi que ce fût (1).

Depuis plusieurs années, il avait été prédit au roi que *Madrigal* lui serait funeste, et Ferdinand, pour ce motif, avait toujours évité cette ville, qui est dans le voisinage d'Avila, et la patrie du célèbre théologien Alphonse Tostat. Mais son mal étant tout à coup devenu plus violent comme il se trouvait sur la route de Guadeloupe, il fallut le transporter dans le village le plus rapproché; et le hasard voulut que ce village portât aussi presque le nom de cette ville de mauvais augure, et s'appelât Madrigaléjo. Il fut en effet le lieu de la mort du roi. Une dévote enthousiaste, d'Avila, lui avait prédit encore de longs jours, et pour ce motif, Ferdinand ne voulait recevoir ni Adrien, qui s'était hâté de venir de Guadeloupe, ni son pieux confesseur, le franciscain Matienso; mais quelques-uns de ses médecins les plus distingués et de ses conseillers l'ayant averti qu'il était en danger de mort, et la violence elle-même de la maladie le faisant songer lui-même à sa fin, il salua amicalement Adrien et lui promit une plus longue audience, s'il venait à se rétablir. Il passa ensuite quelques heures seul avec son confesseur; après quoi, sur son conseil, il s'occupa encore une fois des affaires du royaume. Entre autres choses, il fit connaître alors à ses conseillers intimes le contenu du testament qu'il avait fait auparavant, et d'après lequel l'Infant Ferdinand devait avoir la régence intérimaire de la Castille et la possession permanente de la Grand'maîtrise des trois Ordres de chevalerie.

(1) Gomez, l. c., p. 4069, Fléchier, l. 3, p. 314.

Mais sur le conseil de ses amis intimes, ce testament fut annulé , parce qu'il eût mis la division entre les deux frères et rendu la couronne trop faible, en la privant de la grand'maîtrise des trois Ordres. Un seul grand-maître, lui disait-on , pouvait causer au roi de grands embarras ; à combien plus forte raison , un homme qui réunirait en lui seul la dignité suprême de ces trois Ordres si puissants. Quant à la question de savoir qui , à la place de l'Infant Ferdinand, serait administrateur de la Castille (1) jusqu'à l'arrivée de Charles , elle offrait plus de difficultés ; car , vu la haine des Grands les uns pour les autres , aucun d'eux ne paraissait propre à remplir cet emploi sans exciter des troubles.

Lorsque le conseiller royal , le savant jurisconsulte et docteur Carvajal , attira l'attention sur Ximenès , le roi détourna d'abord le visage avec un air de mécontentement ; puis il fit observer , en termes expressifs , que le Cardinal était trop sévère pour pouvoir , en qualité de régent , manier convenablement tant de différents caractères. Les conseillers gardèrent le silence. Alors Ferdinand , après quelques moments de réflexion , ajouta ces mots : « S'il était un peu plus condescendant , je n'en désirerais pas d'autre pour régent du royaume ; car personne ne serait plus apte que lui à rétablir la discipline , l'ordre et la moralité ; et comme vous paraissez persister dans votre vote en sa faveur, je me rangerai à votre avis , à cause de la vertu et de l'amour de la justice qui distinguent cet homme , lequel , n'étant pas issu d'une grande maison , est plus à même que d'autres de gouverner avec impartialité, et qui en outre,lié à la famille royale par des

(1) Ferdinand nomma pour l'Aragon son fils naturel , l'archevêque de Saragosse.

bienfaits , en particulier par ceux d'Isabelle , a toujours montré pour elle le zèle le plus ardent et le plus pur. » Les ministres rendirent grâces à leur maître de cette déclaration et elle fut aussitôt ajoutée au testament. Le roi se fit ensuite administrer les saints sacrements, et le lendemain, 23 janvier 1516, avant le point du jour, il mourut, revêtu de l'habit des Dominicains , dans la soixante-quatrième année de son âge et la quarante et unième de son règne en Castille (1).

Adrien, qui déjà était de nouveau en route pour rendre encore une visite au roi , reçut aussitôt la nouvelle de son décès ; et le même jour, en sa présence et devant un grand nombre de grands seigneurs ecclésiastiques et laïcs , il fut fait ouverture du testament, dont une copie fut envoyée en Flandre. En même temps, une lettre du Conseil royal porta à Ximenès l'invitation de se rendre à Guadeloupe et de se charger de la régence jusqu'à l'arrivée de Charles. Egaré par les mauvais conseils de son entourage, entr'autres de Gonzalvo Guzman , commandeur de Calatrava et de l'évêque d'Astorga , le prince Ferdinand fit alors une petite tentative pour s'emparer de la régence , et envoya au Conseil royal l'ordre fastueux de se rassembler à Guadeloupe et d'y attendre l'expression ultérieure de ses volontés.

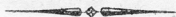
Mais le Conseil lui ayant répondu, en termes clairs et précis , que le souverain (2), c'était Charles et non pas

(1) Martyr, Ep. 566. Gomez, l. c., p. 4069, etc. Robles , l. c., p. 466-477 Fléchier, l. 3, p. 312-317. Ferreras, Prescott , Gomez et Fléchier assignent à la mort du roi une date erronée.

(2) Le Conseil s'étant servi en cette occasion des paroles de l'Évangile : *Nous n'avons pas d'autre roi que César* , on voulut y voir plus tard une sorte de prophétie que Charles arriverait à la dignité impériale.

lui, il se désista de son projet. Le corps du roi fut ensuite transporté à Grenade par P. Martyr et d'autres, et déposé à côté du tombeau d'Isabelle, dans cette ville que tous deux ils avaient conquise à l'Espagne (1).

(1) Gomez, l. c., p. 4070. Martyr, Ep. 366, 67. Robles, l. c., p. 467.







## CHAPITRE XXVI.

Ximenès prend en main la régence, et travaille pour le prince Charles.

Lorsque Ximenès reçut, avec la lettre du Conseil royal, la nouvelle de la mort de Ferdinand et de sa nomination à la régence du royaume, ses obligations envers la famille royale et la caducité des grandeurs terrestres se retracèrent si vivement à ses yeux, que cet homme, d'ordinaire si sérieux et si sévère, ne put s'empêcher de verser des larmes. Toutefois, voulant pourvoir aux besoins et surtout à la tranquillité du royaume, il se hâta de se transporter sur-le-champ à Guadeloupe, où le Conseil royal était rassemblé, rendit ses devoirs à la veuve du prince défunt, et eut soin avant tout d'attirer l'Infant Ferdinand dans son voisinage. Ce jeune prince savait que le roi, dans son premier testament, lui avait destiné la régence de la Castille; et, égaré par son entourage, il voulait déclarer nulles les dernières dispositions de son aïeul, et injuste, la régence du cardinal, afin de prendre lui-même en mains les rênes du gouvernement. Sa première tentative avait échoué, comme nous l'avons vu; et Ximenès, pour empêcher qu'elle ne se renouvelât et qu'ainsi le repos public ne fût troublé, voulut toujours

avoir le prince sous ses yeux , sans jamais oublier cependant le respect dû à sa naissance (1).

Mais , au moment où le cardinal se disposait à prendre possession de la régence , le doyen Adrien se présenta avec un document signé antérieurement par Charles , et en vertu duquel , lui doyen était nommé régent de Castille au nom du prince héréditaire , pour le cas où Ferdinand viendrait à mourir. Une discussion était inévitable ; mais l'explication donnée par les juristes était favorable à Ximenès. Le roi Ferdinand, disaient-ils , en vertu du testament d'Isabelle et de l'aveu des Cortès , était seul régent légitime de la Castille jusqu'à ce que Charles eût atteint sa vingtième année. En conséquence , toutes les dispositions prises par Ferdinand , pendant sa vie , étaient valides et avaient force de loi ; tandis que le prince Charles , ne jouissant pas lui-même du pouvoir du vivant de son aïeul , n'avait pu le transmettre à personne.

Toutefois , pour arranger les choses à l'amiable , le cardinal proposa que le prince Charles , devenu souverain par la mort de Ferdinand , déclarât alors lui-même , à qui des deux il voulait que la régence fût déférée jusqu'à son arrivée en Espagne ; et qu'en attendant , ils administreraient conjointement le royaume et signeraient tous les décrets l'un et l'autre (2).

(1) Gomez, l. c., p. 4074. Vinc. Gonzalez Arvao, Elogio del Cardenal, dans les Memorias de la real Academia , t. IV, p. 20. On voit dans cet ouvrage la peinture de la situation pénible où se trouvait le royaume à l'avènement de Ximenès à la régence.

Lavergne (Revue des deux Mondes) fait un crime capital à Ximenès d'avoir conservé l'Espagne à l'aîné et de ne pas l'avoir procurée au cadet, c. à d. d'avoir fait son devoir.

(2) Gomez. l. c., p. 4074. Fléchier, l. 4, p. 334-338.

Avant qu'aucune résolution fût arrivée de Flandre à ce sujet, Ximenès empêcha que la grand-maîtrise de l'Ordre de Saint-Jacques de Compostelle fût perdue pour Charles et pour la couronne. Ferdinand et Isabelle avaient réussi, comme nous savons, à réunir, avec l'assentiment du pape, la dignité de grand-maître des trois Ordres espagnols à la couronne dans la personne du roi. Mais, du vivant même du dernier roi, la haute noblesse espagnole désirait déjà voir ces dignités de nouveau séparées; et le grand-capitaine, à ce qu'on dit, espérait devenir après la mort de Ferdinand grand-maître de l'Ordre de Saint-Jacques. Mais comme il mourut avant le roi, Pédro Portocarrero, frère du duc d'Escalona, sut se procurer de Rome l'assurance d'être élevé à cette dignité; et à la mort de Ferdinand, il crut le moment favorable pour se faire élire par les commandeurs de l'Ordre et se soutenir ensuite par la force des armes. Déjà il avait fait des préparatifs à ce sujet et appelé secrètement aux armes plusieurs districts, lorsque Ximenès en eut connaissance. Aussitôt, de concert avec Adrien, il envoya Villafagne, un des quatre juges supérieurs, avec des pouvoirs étendus dans les contrées soulevées, et fit tenir des troupes prêtes à marcher, afin de couper court à cette entreprise par la bonté ou par la force. Mais lorsque Portocarrero vit les préparatifs du cardinal, il trouva bon de se soumettre à lui et de renoncer à ses plans; et les commandeurs réunis autour de lui retournèrent en toute hâte dans leurs commanderies, sans plus oser tenir d'assemblée sans la permission de Ximenès (1).

Cette affaire arrangée, on reconnut la nécessité de transporter le siège de la régence, de Guadeloupe dans une

(1) Gomez, l. c., p. 4072. Fléchier, l. 4, p. 340. Ferreras, Histoire d'Esp., tome 8, p. 443.

place plus convenable , et Ximenès désigna la ville de Madrid , parce qu'elle était à peu près au centre du pays et dans le voisinage de ses propres possessions. Par là , comme il le dit au Conseil royal , il était à même de pouvoir en tout temps mettre promptement sur pied des forces suffisantes , et de comprimer , sans beaucoup de peine , les soulèvements qui pourraient arriver ; tandis que , dans d'autres provinces , où d'autres Grands avaient leurs biens , son action pourrait facilement être affaiblie et même paralysée , au moyen des forces dont ils disposaient. C'est ainsi que Madrid devint , grâce à Ximenès , le siège du gouvernement , et depuis Philippe II , la capitale définitive du royaume , par l'approbation que donnèrent à ce choix les souverains qui gouvernèrent après Ximenès (1).

Pendant que cela se passait en Espagne , la nouvelle de la mort de Ferdinand et du différend qui avait eu lieu au sujet de la régence , avait été portée au prince Charles , à Bruxelles , par deux messagers , expédiés par Ximenès et le Conseil royal. Les conseillers flamands du jeune prince , en particulier , son ancien gouverneur le duc Guillaume de Croy , seigneur de Chièvres , son chancelier Jean Sauvage , les sieurs de la Chaux , Amerstorf , Lanoy et autres , avaient un très-grand éloignement pour Ximenès , et voyaient avec peine à la tête des affaires en Espagne , un homme qui serait un puissant obstacle au projet qu'ils avaient formé d'exploiter ce royaume dans l'intérêt de leurs propres finances. Charles , néanmoins , comprenant sans doute qu'un étranger , comme Adrien , devait nécessairement choquer les Espagnols , et pour un

(1) Gomez, l. c., p. 4072. Martyr, Ep. 567. Fléchier, l. 4, p. 340. Prescott, II p., p. 559. Lavergne , qui blâme Ximenès en tout , trouve encore mauvais le choix de Madrid pour capitale.

autre motif encore qui se dévoilera bientôt à nous, Charles, disons-nous, donna une réponse fort flatteuse pour notre cardinal et qui décidait sa faveur. Dans sa lettre au Conseil royal, le prince exprimait la profonde douleur que lui avait causée la mort de son grand-père qui l'avait tant aimé et dirigé avec tant de fidélité et de sagesse ; il déclarait qu'à une si grande perte il ne trouvait une sorte de compensation, que dans le choix que Ferdinand avait fait du cardinal Ximenès pour régent de Castille, en mettant à ce poste un homme dont la sagesse, l'expérience et la haute vertu ne lui étaient pas restées inconnues en Belgique; qu'en conséquence, il confirmait ses pouvoirs de la manière la plus complète, et voulait qu'Adrien ne fût considéré que comme son ambassadeur (1).

Le prince adressa également des lettres à son frère Ferdinand, à Germaine, veuve du roi décédé, à Ximenès, ainsi qu'aux Grands et aux prélats. Il y disait en général qu'il se rendrait en Espagne l'été suivant, et qu'en attendant, ils devaient obéir au cardinal et au Conseil royal, comme à lui-même (2).

La lettre adressée à Ximenès en particulier, était conçue en ces termes :

« Eminentissime Père en Jésus-Christ, Cardinal d'Espagne, archevêque de Tolède, primat d'Espagne, grand-chancelier de Castille, Notre ami très-vénéré et très-chéri !

(1) Gomez, l. c., p. 4073. Miniana (continuateur de Mariana) l. I, c. 4, p. 2. Prescott, II p., p. 559. Ce dernier écrivain assure avoir vu une copie de cette lettre dans les Annales manuscrites de Carvajal; mais il aurait pu la voir plus facilement et imprimée dans Robles (p. 484) qu'il cite si souvent.

(2) Martyr, Ep. 569. Gomez, l. c., p. 4073. Fléchier, l. IV, p. 342.

» Eminentissime Seigneur ! Nous avons reçu la nouvelle de la mort de Son Altesse, le très-puissant roi catholique , notre seigneur , que Dieu veuille recevoir dans sa gloire ; et cette nouvelle nous a plongé dans un double deuil , tant à cause de la Religion chrétienne en général, laquelle a perdu en lui un défenseur distingué , que pour nos royaumes en particulier , qui sont privés d'un bon administrateur et d'un bon roi. Mais cette perte est surtout déplorable pour Nous-même , qui savons quelle utilité et quels avantages Nous eussions pu tirer de ses conseils bienveillants et de sa grande expérience. Toutefois , puisqu'il a plu à Dieu d'en disposer ainsi , il faut se soumettre à ses ordres et à sa volonté. Quant au testament de notre aïeul , Nous avons reconnu partout ses vues bonnes et saintes ; de sorte que Nous ne doutons pas que Dieu ne l'en récompense en lui faisant miséricorde ; et cette pensée est Notre plus grande consolation. Mais l'article le plus excellent de ce testament est celui par lequel le gouvernement du royaume en notre absence , ainsi que l'administration de la justice , ont été déférés à vous , Eminentissime Seigneur. C'est ce que le défunt roi pouvoit faire de mieux ; car par là , il pourvoyoit à la paix et à la sûreté de nos Etats. En vérité , Eminentissime Seigneur , si déjà il n'avoit réglé qu'il en seroit ainsi , Nous ne pourrions , de notre côté , en considérant votre probité , votre sagesse et votre zèle pour Dieu et pour Nous, choisir pour cet emploi une autre personne qui pût mieux tranquilliser notre conscience et assurer le bien de nos royaumes.

» C'est pourquoi Nous avons adressé des lettres à plusieurs prélats et seigneurs et à nos villes les plus considérables, pour les prier et leur enjoindre de vous obéir et de vous faire obéir par les autres , et d'exécuter les ordres de vous et du Conseil royal. Nous vous prions donc instam-

ment de vous charger de l'administration de la justice et du maintien de la paix entre Nos sujets , jusqu'à ce que Nous puissions Nous-même , ce qui aura lieu bientôt , s'il plaît à Dieu , Nous rendre en personne auprès de vous , vous consoler et vous gouverner. Nous vous prions en outre de Nous écrire toujours et de nous tenir au courant de tout ce qui arrive , de Nous donner continuellement de vos nouvelles et de Nous faire part de vos conseils , que Nous considérerons comme ceux d'un père, tant par reconnaissance pour les services que vous avez rendus à Notre très-honoré seigneur et père , le roi Philippe, qu'à cause de Notre cordiale amitié pour vous et de Notre confiance en votre excellence et supériorité. Eminentissime Père en Jésus-Christ , Cardinal d'Espagne , Notre bien cher ami ! Que Dieu vous prenne constamment sous sa sainte protection !

Bruxelles, le 14 février 1516.

Moi , le Prince (1).

A la fin de la lettre adressée au Conseil royal , le prince faisait observer qu'il avait confié à son ambassadeur Adrien une commission secrète de la plus haute importance , sur laquelle ils devaient sans délai délibérer avec lui et donner promptement leur manière de voir. Voilà de quoi il s'agissait : le pape Léon X et l'empereur Maximilien avaient salué ce prince roi d'Espagne ; et Charles lui-même , excité par ses conseillers flamands , désirait ce titre avec ardeur, bien que, tant que vivait sa malheureuse mère , il n'eût proprement droit en Castille et en Aragon, qu'au titre de prince-régent. Aussi, par prudence, il n'avait signé les lettres susdites que de ces mots : *El principe* ; mais

(1) Sandoval Hist. de Carlos V, l. II. Fléchier, l. IV, p. 357.



il avait chargé le doyen Adrien de manifester aux principaux de la Castille le dessein qu'il avait de prendre le titre de roi ; et c'est pour ce motif qu'il avait surtout traité avec tant d'égards le puissant cardinal qui pouvait remplir ses désirs ou les faire échouer. C'était là le motif , insinué plus haut , pour lequel Charles avait si promptement confirmé Ximenès dans la régence.

Toutefois ce prélat, ainsi que les conseillers royaux , conseillèrent unanimement au prince , avec franchise et sincérité, de renoncer à ce dessein, qui , sans lui donner aucun accroissement réel de puissance , serait pour les mécontents parmi les Grands de Castille , une occasion de se plaindre qu'il violait les lois du pays , et pourrait fournir un prétexte spécieux d'exciter des troubles civils. Leur lettre fut expédiée pour la Flandre en mars 1516 ; mais Charles persista dans son désir et déclara à Ximenès et au Conseil, qu'ayant déjà reçu ce titre du pape, de l'empereur (1) et des cardinaux, il ne pouvait plus honorablement reculer, qu'ils devaient donc aussi travailler à le faire reconnaître en Castille. Il pria en outre le cardinal , dans une lettre particulière, de le faire proclamer roi de Castille, même sans la coopération du Conseil et des Grands , si cela était nécessaire.

Ximenès voyant le désir bien arrêté du prince, ne voulut pas y résister plus longtemps , et, de concert avec Adrien, il convoqua en assemblée dans un des palais de cette ville , le Conseil , les Grands et les évêques présents à Madrid. On y vit paraître le grand-amiral, le duc d'Albe, le duc d'Escalona , le comte de Denia , l'archevêque de Grenade Antonio de Rojas , et les évêques de Burgos, de

(1) *Cæsar is reges creare*, dit Martyr à ce propos. Ep. 372.

Sigüenza et d'Avila (François Ruyz) , avec d'autres personnages d'un rang secondaire (1).

Ximènès leur ayant fait connaître la volonté du prince, les Grands, incertains de ce qu'ils devaient dire, requièrent le docteur Carvajal , jurisconsulte fort instruit et membre du Conseil royal , d'exposer d'abord sa manière de voir sur cette affaire. Il leur expliqua donc , dans un discours assez étendu , comment le Conseil royal avait détourné le prince de ce dessein ; mais que Charles , poussé par les deux chefs de la chrétienté , le pape et l'empereur , avait déjà accepté le titre de roi, et que maintenant il ne pouvait plus revenir sur ses pas. Et si même il le voulait, ajouta-t-il, les Castellans ne pourraient pas le permettre , pour ne pas faire tomber sur leur prince le reproche d'inconsidération et d'inconstance. D'ailleurs, il était en réalité avantageux au royaume que Charles ne dépendît nullement , pas même en apparence, de sa mère, à cause de la maladie mentale de cette princesse , et qu'il fût pleinement revêtu de toute la dignité d'un roi , attendu que une plus grande élévation dans le prince devait aussi entraîner plus d'obéissance de la part des sujets.

Il ajouta encore que ce cas n'était pas unique dans l'histoire d'Espagne , et qu'on pouvait apporter une foule d'exemples ( qu'il cita en effet ) où non-seulement des fils, mais des frères et des cousins avaient été nommés corégentes ou adjoints en qualité de rois. Enfin, il termina en disant que Charles n'avait nullement l'intention de soumettre d'avance sa manière d'agir à l'examen et à l'approbation de ses sujets ; qu'il désirait plutôt qu'elle fût agréée convenablement et qu'on le félicitât de son élévation. En confir-

(1) Lavergne est inexact, quand il affirme que Ximènès convoqua une assemblée des Etats. *Revue des deux Mondes*, t. xxviii, p. 545.